

la ville, le château du Louvre et son célèbre donjon, d'où relevèrent tous les grands fiefs de France. La royauté se sentait étouffée dans le palais de la Cité, entre les flots du peuple parisien et les flots de la Seine; elle respira plus à l'aise dans ses tours du Louvre. Pendant ce temps se poursuivait la construction d'un édifice qui est resté jusqu'à nos jours le plus majestueux ornement de Paris : Notre-Dame de Paris avait été commencée, vers 1163, sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale de Saint-Étienne, par l'évêque Maurice de Sully, pauvre écolier, qu'une ambition, justifiée par un rare mérite, avait porté jusqu'à la chaire épiscopale. On voyait s'élever, d'année en année, sur ses larges bases, l'énorme cathédrale qui couvre, pour ainsi dire, toute la Cité de son ombre.

Tandis que l'évêque édifiait Notre-Dame, que le roi construisait son Louvre, un troisième monument était érigé hors des murs de la ville, vers le nord et à peu de distance du prieuré de Saint-Martin des Champs : c'était le *Temple*, le plus célèbre monument de la puissance et de l'orgueil des templiers, qui semblaient rivaliser avec la royauté par l'érection de cette forteresse si près de la résidence royale.

Philippe s'en inquiétait peu; les hostilités avaient commencé entre lui et son véritable rival, le roi des Anglo-Saxons, quand les événements de Terre sainte vinrent détourner ailleurs les esprits.

Le fameux sultan Saladin (Salah-Eddin), né parmi les tribus errantes du Kourdistan, après avoir réuni sous son étendard les musulmans d'Asie et d'Égypte, avait assailli le royaume de Jérusalem; le roi Gui, de la maison poitevine de Lusignan, fut vaincu et pris, et la ville sainte tomba au pouvoir de Saladin (juillet-octobre 1187). La chute de Jérusalem souleva en France et dans tout l'Occident un long cri de douleur et de colère. Les cardinaux jurèrent d'aller à pied à la croisade en demandant l'aumône; les troubadours et les trouvères entonnèrent partout le chant de guerre; les barons et les chevaliers ne songèrent plus qu'à la croisade, et pres-

Richard, informé de la mort de son père, vint à Fontevrault; mais il n'osa rester en présence du cadavre que le temps de dire un *Pater*. On raconte que, tant que Richard fut devant la bière, les narines du mort ne cessèrent de verser du sang. On croyait, en ce temps-là, que, lorsqu'un mort se trouvait en présence de son meurtrier, le sang du mort recommençait à couler. Par là s'accréditèrent de plus en plus les mauvais bruits qui couraient sur les Plantagenets. On prétendait qu'ils descendaient d'une sorcière, et que l'enfer avait marqué de son sceau leur maison à l'origine. « Nous venons du diable, au diable nous retournerons », disait Richard Cœur de Lion lui-même.

Richard, cependant, fut reconnu sans opposition roi d'Angleterre et duc de Normandie. Il donna deux comtés à son frère Jean, confia ses États à sa mère, la vieille reine Éléonore, et convint avec Philippe-Auguste de partir ensemble pour la Terre sainte, à la Pâque de 1190. Philippe et Richard se jurèrent que le roi de France aiderait le roi d'Angleterre, comme s'il avait à défendre sa ville de Paris, et que le roi d'Angleterre aiderait le roi de France, comme s'il avait à combattre pour sa cité de Rouen.

Philippe confia la régence du royaume à sa mère et à son oncle, l'archevêque de Reims, et régla soigneusement l'administration du domaine royal en son absence. Le domaine royal était alors divisé en bailliages et en prévôtés, et les baillis et les prévôts, qui étaient ce qu'avaient été primitivement les comtes et les vicomtes, ne tenaient pas leurs offices en fiefs héréditaires; mais le roi les changeait à volonté. C'était un premier pas en dehors du système de la féodalité, où tout se transmettait par héritage, et ce fut le commencement de l'administration monarchique. Philippe commanda aux bourgeois de Paris de fermer de murs hauts et forts la Cité qui lui était si chère, dit la chronique. Il prescrivit qu'on fortifiât aussi les autres villes et châteaux de son royaume. Il interdit qu'on levât de nouveaux impôts sur le peuple.

Toutes les décisions du roi Philippe ne furent pas aussi populaires.

Ainsi, il accorda aux obsessions de l'évêque de Laon l'abolition de cette commune du Laonnois, formée de seize bourgs et villages, qui s'était défendue si courageusement contre les nobles, et que son père et lui-même avaient protégée.

III

Philippe et Richard ne partirent ensemble que dans le courant de l'été de 1190. L'empereur Frédéric Barberousse était parti dès l'année précédente, avec cent cinquante mille combattants. Il avait pris la route ordinaire par terre, bien qu'elle eût si mal réussi dans la précédente croisade. Philippe et Richard choisirent la route de mer, et ne s'embarassèrent pas de pèlerins impropres aux armes. Ils s'embarquèrent, Richard à Marseille et Philippe à Gènes. Arrivés à Messine au mois de septembre, les deux rois craignirent les tempêtes de l'automne, et hivernèrent en Sicile. Cet hiver passé dans l'inaction ne fut pas avantageux à l'entreprise. Le roi d'Angleterre se querella avec le roi des Normands d'Italie et de Sicile, qui étaient maintenant réunis sous un seul chef, puis avec le roi de France, et la grande amitié de Philippe et de Richard s'en alla pour ne plus revenir.

Philippe repartit le premier, au printemps de 1191, et alla descendre, le 13 avril, devant Saint-Jean d'Acre, importante ville maritime que les musulmans avaient récemment conquise, et que les croisés avaient résolu avant tout de reprendre. Sous les murs d'Acre était déjà réunie une puissante armée venue de toutes les régions de la chrétienté. Une grande partie des Français avaient précédé le roi. L'empereur Frédéric Barberousse n'était point arrivé jusqu'à ce rendez-vous. Après avoir vengé son oncle Conrad, en écrasant sur

sèrent les rois Philippe et Henri de laisser là leurs débats. Les deux rois prirent la croix dans une conférence, près de Gisors (21 janvier 1188). L'empereur Frédéric Barberousse, neveu et successeur de ce Conrad qui avait été autrefois si malheureux à la guerre sainte, se croisa bientôt après à Mayence.

Une assemblée générale des prélats et barons de la France royale, convoquée par Philippe-Auguste, établit, pour les frais de la croisade, un impôt du dixième sur le revenu et sur le mobilier de tous ceux qui ne se croiseraient pas. Le roi d'Angleterre et ses barons en firent autant. Il y eut de grands cris parmi les gens d'Église; mais la majorité des prélats avait consenti, et il fallut payer.

Les préparatifs de la croisade furent interrompus par une nouvelle explosion des querelles intérieures. Richard Cœur de Lion s'était croisé avec son père. Néanmoins, incapable de rien endurer, il se jeta, pour quelques légers griefs, sur les terres du comte de Toulouse. Son père n'ayant pu l'obliger à déposer les armes, Philippe-Auguste, à son tour, en prit prétexte pour attaquer de nouveau Henri II, et pour lui reprendre ce qu'il occupait en Berri et en Auvergne; puis la guerre remonta vers la Normandie. Après diverses rencontres où Philippe et ses chevaliers eurent l'avantage sur Henri II et sur Richard, une conférence fut ménagée entre les deux rois par les prélats et les barons, qui souhaitaient la paix dans la chrétienté et la guerre aux Infidèles. Mais Philippe avait tendu un piège à Henri. Il le somma de marier à Richard sa sœur Alix de France, que Henri avait en garde, et d'associer Richard à la couronne. Le roi Henri refusa. Richard alors, qui était d'accord avec le roi de France, se tourna vers Philippe, s'agenouilla devant lui, mit les mains dans les siennes, et lui rendit hommage pour tous les fiefs de la maison d'Anjou.

Richard se révoltait de nouveau contre son père, moins à cause d'Alix que parce qu'il soupçonnait son père de vouloir le frustrer de son héritage au profit de Jean, dernier fils de Henri. On appelait

celui-ci *Jean sans Terre*, son père ne lui ayant encore donné aucun fief. Le roi Henri, abandonné de son fils qui l'avait entraîné malgré lui à la guerre, recourut en vain à l'intervention d'un légat du pape. Le légat ayant excommunié Philippe et Richard, parce qu'ils refusaient les propositions de Henri II, Philippe se contenta de lui dire qu'il n'avait pas peur de ses excommunications; mais Richard courut sur lui, l'épée à la main, et le légat n'eut que le temps de sauter sur son cheval et de s'enfuir (juin 1189).

Philippe et Richard prirent le Mans et Tours. La Bretagne et l'Aquitaine étaient révoltées. Le vieux roi Henri, délaissé de la plupart de ses barons, vint solliciter humblement la paix de son jeune suzerain. Philippe exigea que Henri se remit à sa merci, renonçât au Berri, payât 20 000 marcs d'argent, remit la princesse Alix à la garde des hommes de Richard, et que tous les barons qui avaient pris parti pour Richard demeurassent ses vassaux s'il leur convenait.

Henri voulut savoir les noms de tous ceux de ses hommes qui avaient pris parti pour Richard, ouvertement ou en secret. Le premier qu'on lui nomma fut Jean, son dernier fils, celui pour lequel il s'était aliéné Richard et qu'il songeait à se donner pour successeur. « Aille le demeurant comme il pourra », dit alors le malheureux père. « Je n'ai plus souci de moi-même ni du monde. » On l'emporta malade dans son camp. Sa maladie empira promptement. « Honte! » murmurait-il sans cesse; « honte au roi vaincu! Maudit soit le jour où je suis né! Malédiction sur mes deux fils! » Il n'en avait plus que deux, Geoffroi, duc de Bretagne, étant mort après l'aîné Henri. Henri II mourut en invoquant la colère de Dieu contre ses enfants (6 juillet 1189). Ses serviteurs se dispersèrent après avoir tout pillé, jusqu'à ses habits. C'est à peine si l'on trouva un linceul pour le couvrir et des chevaux pour le porter jusqu'au monastère de Fontevault, où il fut inhumé, et où l'on voit encore sa statue et celle de sa femme.